

Présentation

Gilles Marcotte

Ville, texte, pensée : le XIX^e siècle, de Montréal à Paris

Volume 27, numéro 3, hiver 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/035853ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/035853ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Marcotte, G. (1991). Présentation. *Études françaises*, 27(3), 5-8.

<https://doi.org/10.7202/035853ar>

PRÉSENTATION

GILLES MARCOTTE

Dans la première moitié du XIX^e siècle, les grandes villes européennes, Paris et Londres notamment, se transforment profondément, sous l'effet conjugué de plusieurs facteurs: démographiques, techniques, industriels, commerciaux¹. En fait, c'est une ville nouvelle qui naît, radicalement différente des agglomérations auxquelles on donnait ce nom dans les siècles précédents. Elle devient un projet toujours repris, interminable. Elle est secouée en permanence par les mouvements, les accidents, les convulsions de l'histoire. Aussi bien la considère-t-on comme « malade », appelée à une guérison toujours hypothétique. Les analystes sociaux, les philosophes la placent au centre de leurs préoccupations, les grands utopistes du siècle, Saint-Simon, Fourier, la reconstruisent en rêve, et les écrivains sont aux prises avec les questions, toutes les questions modernes, que soulève son existence. À Baudelaire comme à Vigny, la ville s'impose comme l'image d'un monde en perpétuel changement, périssant à mesure des choses, les sentiments, les idées qu'elle fait naître. Les romanciers, de Balzac à Zola, de Victor Hugo à Eugène Sue,

1. Les textes ici réunis sont ceux des communications présentées au troisième colloque annuel du groupe de recherche « Montréal imaginaire » (15 mars 1991), dirigé par Pierre Nepveu et Gilles Marcotte. Les travaux de ce groupe bénéficiaient d'une subvention du Conseil de recherche en sciences humaines du Canada.

en font l'objet principal de leur méditation sur l'existence, et l'on peut penser qu'entre les formes diverses du réalisme et la nouvelle forme urbaine, il existe une forte homologie.

Au Canada, à la même époque, mais dans un environnement tout différent, naît également une ville moderne. Montréal existait, auparavant, selon un modèle d'Ancien Régime ; lorsque ses anciens murs disparaissent, en 1817, elle se fonde de nouveau, française et anglaise à la fois, catholique et protestante, problématique et divisée, telle qu'elle se montre encore aujourd'hui. La différence des environnements n'empêche cependant pas Montréal de se constituer selon les paramètres du siècle, ceux qui président à l'évolution des métropoles européennes. Elle s' imagine grande ville, et dans son développement anarchique, elle fait à sa manière l'expérience des gloires et des misères de la cité nouvelle. Alors que l'historiographie clérico-nationale tente de recréer à Montréal l'utopie de Ville-Marie, la littérature naissante, anglaise aussi bien que française, confite dans des formes un peu dépassées, hésite à en faire l'objet de ses interrogations. C'est dans le roman populaire, le feuilleton, la chronique familière, que se dira le plus librement l'expérience urbaine du Nouveau Monde.

Ce sont donc les premiers essais, les premières paroles de la ville moderne, là chargée des inquiétudes et des espoirs les plus fous de la modernité, ici lestée d'un sens plus secret, comme indécis, qu'évoquent les textes rassemblés dans ce numéro. D'où faut-il partir? De Paris, dont Montréal ne serait intellectuellement qu'une pâle copie, comme Nelligan serait un décalque de Baudelaire? La question mérite une formulation moins simpliste. C'est à Paris que sont les images motrices, les idées de la modernité urbaine, c'est-à-dire de la modernité tout court. C'est là qu'un Walter Benjamin va saisir le moment décisif de l'irruption de la ville dans la pensée. « La ville, écrit Georges Leroux, appartient à cette catégorie d'objets qui, comme la production et l'argent, vont introduire un coin douloureux dans le bel édifice de la métaphysique. » Paris est un événement de la pensée. De cet événement, ou de cet avènement, les écrivains, poètes et romanciers, parlent de façon plus pathétique, avec une sensibilité affolée par la multiplication du nouveau. Ici, Baudelaire, toujours commenté par Benjamin, est le témoin principal. Le Paris auquel il a affaire est celui du mélancolique, et le mélancolique atteste, au milieu des constructions, des déplacements, de la folle activité urbaine, une essentielle déperdition, le remplacement du symbole par l'allégorie : « Là où le symbole réunit, et fait communiquer, l'allégorie disjoint » (Jean Larose). La ville est un malheur, comme ne cessent de le dire les poètes ; et Corbière,

entre autres, qui va plus loin que tous dans l'exécration, de la ville et de lui-même : « Tout n'est qu'artifice, théâtre, parade-bouffe, déchet, moisissure » (Pierre Popovic). Corbière, dit encore Pierre Popovic, « effectue une lecture abortive, une lecture incroyante du discours urbain, du discours social, qui mine la validité, la vraisemblance et la légitimité de tout énoncé ». Où donc est passée l'énergie, la fête urbaine ? La modernité poétique se doit de la récuser ; c'est dans le roman qu'elle peut se déployer, le roman qui trouve dans son genre même la force de résister aux appels de la sirène mélancolique. Mais, dit Jean Larose, malgré le roman, la menace pèse sur Balzac « d'une dépossession par la ville, dépossession que Baudelaire réalisera ».

Voici que le flâneur, personnage éminent de la nouvelle scène parisienne, arrive à Montréal, dans une chronique d'Hector Fabre. Il est authentiquement montréalais, dans la mesure même où il s'offre le luxe de déplorer une perte, la disparition d'un Montréal antécédent, premier, plus vrai. Mais le flâneur ne fait que quelques petits tours, rue Notre-Dame, avant d'être déporté par l'imagination dans un village très québécois où il mime, un peu fou, la vie urbaine. François Ricard découvrira une autre image du flâneur dans les chroniques d'un écrivain peu connu, Edmond Paré, qui lui a été révélé par une allusion (peu favorable) du sociologue Léon Gérin. Le flâneur d'Edmond Paré, pas plus que celui d'Hector Fabre, n'est voué à une forte négativité. Ils apparaissent l'un et l'autre dans la « chronique », genre littéraire essentiellement urbain, dit François Ricard, proposant une « écriture du temps court, de l'espace proche, de la communication directe, c'est-à-dire sans visée globalisante, sans transcendance où s'appuyer ». Il s'agit d'apprendre à vivre, d'appriivoiser le « flux » urbain.

Hector Fabre et Edmond Paré viennent de Québec ; Émile Nelligan, lui, est purement montréalais, poète, et est-ce pour cette double raison qu'il s'adonne à la plus noire mélancolie ? Mais Michel Biron rapproche la très célèbre « Romance du vin » d'un discours prononcé à l'École littéraire de Montréal par Wilfrid Larose, un discours d'inspiration libérale sur les mesures à prendre pour arriver au succès. La négativité du sentiment, signe de l'appartenance au moderne, s'allierait donc étrangement à l'« espace de succès » qu'ouvre la forme du poème. De même, on peut penser que la rumeur de scandale entendue dans les deux romans populaires présentés par Ronald Sutherland, *Awful Disclosures of Maria Monk* et *The Mysteries of Montreal*, est la rumeur de la ville commençaute, une promesse autant et plus qu'une menace. Montréal naît double : anglaise et française ; ancienne et nouvelle ;

accueillant (avec difficulté, maladroitement) les dilemmes européens mais aussi quelque chose qui ne se laisse pas encore nommer.